

*Fanny Chiarello*

*Collier de nouilles*

Préface :  
Pierre Soletti

éditions Les Carnets du Dessert de Lune

## avant-première sans pop-corn

- Tu sais, elle dit, je préfère te prévenir : à ce stade de ma vie, il n'y a pas de place pour l'affectif. Tu comprends ?

Elle me regarde, la culotte en suspens, tendue entre ses deux index à mi-chemin des genoux et des chevilles, comme si j'allais protester et qu'elle allait tout remballer en bonne foraine. Mon regard glisse sur son corps sec et nerveux, et soudain je me rends compte que je me mords la lèvre inférieure.

- Pas de problème, je dis. J'ai juste très envie de toi.

- Bien, elle dit en jetant sa culotte sur le tas de fringues au pied du lit. On peut passer un bon moment sans tomber dans le téléfilm français, hein.

J'ai à nouveau envie de répondre *pas de problème* mais j'aurais l'impression d'être un de ces commerciaux obséquieux qui attendent d'avoir obtenu votre signature pour lâcher une énormité qui leur grattait la gorge. Cette idée me fait sourire.

- À quoi tu penses ? elle sourit à son tour.

Je laisse mes yeux s'insinuer entre ses jambes, j'ai très chaud.

- J'étais en train de penser qu'à trente ans, ce sera mon premier, enfin, mon premier *plan cul* – c'est bien ça qu'on dit, non ?

- Comment ça ?

- Je n'avais encore jamais euh, baisé pour baiser, on va dire. C'est dingue, quand on y pense, la plupart des gens

- T'as vécu *que* du Douglas Sirk ? elle me coupe.

- Le fait est que chaque fois que j'ai ramené une fille chez moi, y avait fort à parier qu'un mois plus tard elle partageait mon loyer. Bon, j'exagère, bien sûr, mais tu vois ce que je veux dire ? je reprends en la voyant froncer les sourcils. Même si certaines de ces filles, disons les trois quarts d'entre elles, se sont avérées de grossières erreurs, voilà, c'est comme ça, ne me demande pas pourquoi. J'y ai toujours cru au moins un peu, au minimum un mois ou deux, juste assez pour que ça n'entre pas dans la catégorie *plans cul*.

- Tu le savais en les baisant ? Qu'elles allaient rester un petit moment ?

- Ben, je pouvais jamais être sûre, *sûre* que la magie allait opérer, mais. Enfin tu vois.

- Qu'est-ce qui te dit que tu ne vas pas souhaiter que je reste une fois qu'on l'aura fait ?

- Mais ne t'inquiète pas, je rigole. Ma parole, t'es plus stricte que la douane américaine, toi !

Je me renverse sur le lit pour lui faire face, mon corps exactement parallèle au sien, et je caresse tout doucement ses fesses. L'idée que dans cinq minutes ces corps seront tout mélangés me donne la chair de poule malgré la chaleur intense dont je suis le foyer.

- Attends, elle insiste en chassant mes doigts de sa poitrine comme des moustiques. Ma question est :

comment tu peux savoir qu'aujourd'hui est ton premier *plan cul* si les fois précédentes tu n'étais pas sûre qu'il y aurait un lendemain ?

- Je ne te comprends pas, je dis. Où tu veux en venir ?

- Enfin, elle monte le ton, j'ai spécialement l'air d'une pute, je sais pas ?

- *Quoi ?*

- Tu me trouves trop vieille pour risquer de t'engager ? Non mais dis-moi, qu'est-ce qui – merde !

Je regarde son corps et je peux sentir un air contrit modeler soudain mon visage. Je suis alors un gosse qui aurait piqué une pièce dans le porte-monnaie de sa mère pour s'acheter une glace au chocolat, qui se serait fait prendre en flagrant délit et verrait sa glace fondre lentement, espérant que les cris cessent avant le seuil de l'irréversible.

## auto-combustion pour un château dans le ciel

Elle a laissé tomber son panier ; une tomate a roulé jusqu'au bas de mon perron, meurtrie de marche en marche comme un genou d'enfant, puis comme un œil poché, puis dans les graviers de mon allée comme les entrailles d'un Sudiste sur les braises de Gettysburg. Le gravier était rouge de son jus.

J'ai regretté de ne pas pouvoir fermer les volets.

1215 secondes ont tinté dans la grande horloge murale.

C'est finalement la voisine qui l'a trouvée, Victoire, la voisine de droite – je veux parler de *ma* droite. Elle a aperçu Suzanne et lâché le pot de confiture qu'elle portait dans le creux du bras : j'ai craint qu'elle

à son tour

mais non. Le pot ne s'est pas cassé, par contre son couvercle de papier translucide s'est détaché et l'élastique qui le maintenait a filé dans mes bégonias. Il y eut beaucoup de nourriture répandue sur mon gravier ce jour-là.

Victoire est repartie chez elle en trottinant de son pas si étrange, sans flexion ni extension.

138 secondes ont tinté dans l'horloge.

Les pompiers ont emmené Suzanne et j'ai deviné à leur mine qu'elle ne reviendrait pas.

Suzanne était mon parfum, de beurre fondu, de poivre et de café trop fort. Ma musique, aussi, de jingles et de romances bêlantes.

Cette nuit-là, j'ai perdu toutes mes tuiles.

Et les semaines suivantes, je n'ai pas ouvert les volets. Je sentais le renfermé, mon papier peint roulait au bas de mes murs en un tas de peaux mortes.

Je priais Dieu de m'envoyer une entreprise de démolition. *Rasez-moi, qu'une résidence pousse sur ma dépouille.*

Mais quand cet après-midi un agent immobilier m'a profanée, vantant mes charmes à ce couple breton, j'ai pris ma décision.

La chaudière a acquiescé bruyamment.

Mes poutres craquent, mes vitres sont trouées, mes murs ondulent, l'horloge s'est enfin tue.

C'est Suzanne qui m'avait fait construire : je serai sa maison là-haut, là-haut vers où tendent mes volutes.

## **suppositoire**

Quelle idée aussi de confondre courgettes et concombres. Tout un filet, en plus. J'ai passé quelques coups de fil, mais personne dans mon entourage ne semble aimer les concombres. Plusieurs personnes m'ont suggéré d'en faire une tarte, avec le même rire très sonore.

J'ai décidé de statuer plus tard sur leur sort, les abandonnant pour le moment dans le bac à légumes du frigo. Plusieurs jours sont passés, ainsi, me voyant reporter le verdict. Quatre concombres en filet dans le couloir de la mort.

J'avais d'autres soucis en tête, avec cette rage de dents. Ma transpiration sentait le paracétamol. Qu'est-ce que les dentistes appellent une urgence ?

J'ai enfin eu l'honneur de passer plus d'une heure étendue sur du simlicuir

- Vous êtes une grande saliveuse, a soupiré le dentiste.

On voyait bien qu'il n'avait jamais passé plus d'une heure la bouche pleine de doigts, de tubes et d'instruments électriques. Je le lui aurais bien dit mais j'avais la bouche pleine de doigts, de tubes et d'instruments électriques.

En sortant de cette séance, les mâchoires ankylosées, j'ai noté l'adresse exacte du cabinet.

Je suis rentrée chez moi et j'ai mis le filet de concombres dans une enveloppe à bulles. Je l'ai postée au dentiste. Les dentistes, c'est pas ce qui manque.

**moi je n'agis peut-être pas, Madame, mais ça veut dire aussi que je n'agis pas pour alléger ma propre conscience, moi Madame**

- Des causes justes, c'est pas ce qui manque, alors pourquoi les sans-papiers ? Pourquoi pas les sans-abri, le sida ou je ne sais quelle maladie, tant qu'à taper dans ce qui ne te concernait pas, ou l'écologie, l'anti-pubs, l'altermondialisation, les accès handicapés, la lutte contre l'homophobie, enfin – pourquoi les sans-papiers, pourquoi *ça* et pas autre chose ?

Elle me regarde sans dire un mot, mes mains tremblent au bout de mes bras comme des crabes sous amphétamines que je m'apprêtais à plonger dans l'eau bouillante et je remarque qu'elle les regarde comme si elle craignait qu'elles se jettent sans ménagement sur son visage. Elle n'a pas vraiment tort, je devrais respirer à fond.

- C'est ça que je veux dire, je reprends plus doucement.

Je m'assieds afin de pouvoir cacher mes mains sous la table.

- Qu'il doit bien y avoir une raison si tu as défilé avec les sans-papiers en 1997 plutôt qu'avec, enfin tu vois.

Ses yeux ondulent. Oh merde. Après tout, pourquoi pas les sans-papiers ?



**ma petite pierre au temple de l'amour tel que défini dans le petit Larousse édition 2002**

- *Ouais, je l'ai trouvé, attends je cherche la page exacte.*

- Simon ! C'est moi. Respire.

- *Ah ! Je te rappelle dans cinq minutes, j'attends un coup de fil important.*

Ah le con. J'appelle ça raccrocher au nez. Je débranche le téléphone. Moi aussi je peux avoir des conversations importantes et te laisser parler à un bip, tu vas voir. Je sors dans le jardin et inspire profondément l'air pointillé de neige. Ramasse le grelot du chat sur la terrasse et le lance vers le fond du jardin, le chat dérape, trouve le grelot qui se débat un moment entre ses pattes et parvient même à me tirer un sourire, puis me le ramène. J'ai dressé mon chat comme un chien, mais lui ne bave pas langue jusqu'à terre au bout de plusieurs minutes de course effrénée aux troussees d'un jouet, il reste digne et élégant.

Six minutes exactement. Mais quand Simon dit *cinq minutes*, il faut en compter une moyenne de vingt. Donc si je veux le faire poireauter disons une demi-heure, il faut que je m'occupe pendant encore trois quarts d'heure.

C'est ridicule. Je vais lui dire ce que je pense, voilà ce que je vais faire, c'est une attitude nettement plus saine et qui ne pourra que l'inciter à plus d'honnêteté, lui aussi. Je rebranche le téléphone,

compose son numéro – tonalité occupée. Tant mieux, un peu d’amour-propre, je débranche le téléphone.

Tiens, je vais en profiter pour déplacer l’étagère. Je vais la caser quelque part dans la chambre, ça évitera que mes invités ricanent devant ma collection de livres jamais ouverts, une véritable tête de gondole conçue pour attirer des nuées de femmes actuelles : apprenez, Mesdames, comment prendre soin de vous, de votre corps, vous épanouir en toute sagesse, trouver le bonheur en vous, dans votre couple, votre sexualité, échapper aux maladies par les plantes et la respiration contrôlée, manger bio, aimer autrui, vous en faire aimer, gérer votre stress, pardonner, rayonner dans les pires merdes. Merci à ma mère et à ses sœurs d’œuvrer de manière si constructive à ma rédemption tous les Noël et anniversaires que Dieu fait.

D’abord, vider l’étagère.

Je devrais peut-être les revendre. Je ne sais pas si les bouquinistes font ce genre de produits, mais si c’est le cas et qu’ils achètent au kilo, je m’offre un voyage. La honte aussi de vider un plein sac de ces conneries devant un passionné de littérature classique, pour quoi je vais passer ? *Je vous amène le rayon bien-être le mieux achalandé de la région, état neuf, c’est pas moi, j’ai même pas survolé les sommaires, sauf peut-être celui de J’aime mon couple et je le soigne, et juste pour rigoler.*

Tout ce papier, tous ces arbres. Si un jour la nature reprend ses droits et que c'en est fini du chauffage central, je serai bien contente de les avoir, ces livres, pour réchauffer mes mains noires de crasse sur leur autodafé. De quoi tenir un hiver – maman et ses sœurs, qui aiment tant commenter l'intelligence du cœur entre un fou rire aux frais de la voisine et une fustigation en règle de cette instit qui devrait penser à l'image qu'elle véhicule auprès d'un public délicat quand elle enfle son jean et ses baskets le matin, obligées de sacrifier leur trésor d'épanouissement pour faire rôtir sur ses cendres des brochettes de moineaux nucléaires sans Label Rouge. J'en retrouve quasiment ma bonne humeur.

Essaie toujours d'appeler, Simon.

Tiens, *Un amour de Swann*. C'est vrai, ils le publient aussi séparément, un peu comme si une maison de disques sortait en single le *Freude* de la neuvième symphonie de Beethoven. *Marion Ferrant, 18 mars 1985*. J'ai eu le bac en 87, j'avais donc 15 ans. J'avais adoré ce bouquin mais l'idée ne m'est pas venue à l'esprit de lire le reste. Ça n'explique pourtant pas qu'il se soit égaré dans cette collection honteuse.

Je feuillette le livre aux pages jaunies. Ici c'est l'angoisse de la perte qui se cristallise en amour ; ailleurs c'est l'orgueil, la pitié, l'overdose de romans à l'eau de rose, un sentiment de sécurité ou que sais-je encore. Je feuillette les pages jaunies sans parvenir à retrouver, dans ces paragraphes si denses, les

phrases où je reconnaissais un sentiment que je n'avais pourtant pas encore éprouvé, comme une sale prémonition.

Est-ce que quelqu'un a déjà eu l'idée de lire la définition de l'amour dans un dico ?

Voyons, amour, amour, Amour n.m.1. sentiment très intense, attachement englobant la tendresse et l'attirance physique, entre deux personnes

Hm, ça englobe toutes sortes de saloperies beaucoup moins nobles que la tendresse et même que l'attirance physique ; et puis si j'attendais la bonne volonté de Simon pour ressentir quoi que ce soit – *entre deux personnes*, eh, quel est l'abruti qui a pondu cette énormité ? Mon prof de gym du lycée ne m'a jamais regardée que comme un surpoids s'agitant en bas d'une corde et Dieu sait qu'il m'en a fait passer, des nuits blanches à vider des boîtes de Kleenex. Quand je revois sa tête, je me demande encore pourquoi.

2. Mouvement de dévotion, de dévouement qui porte vers une divinité, un idéal, une autre personne, etc.

Mignon, l'etc. Donc entre deux personnes, attachement, et à sens unique, dévotion et dévouement. Je ne me retrouve pas là-dedans, moi : attachement et tendresse mutuels, je connais ça avec mon chat, mais l'attirance physique non, ce qui place résolument notre relation hors de la catégorie 1 ; dévotion et dévouement, Simon peut toujours aller se brosser, d'ailleurs question dévouement sa mère fait

le maximum, ce qui nous donne un gros bébé irresponsable avec un début de calvitie.

3. Goût très marqué, passion pour qqch,

j'♥ Saint-Malo, les frites c'est la fête, ok,

4. Représentation allégorique de l'amour, passons,

5. *Amour blanc* : poisson herbivore originaire de Chine,

ah ! c'est sans doute le seul truc valable dans ce ramassis. L'amour est un poisson herbivore, voilà qui signifie vraiment quelque chose.

Une fois tous les livres entassés par terre, j'en profite pour bien nettoyer l'étagère. J'utilise du lave-vitres, le bois Ikea est à toute épreuve, comme un foie de poivrot – me rappelle le jour où le père de Simon a essayé de se suicider en buvant de l'eau de Javel : il a vomi, affaire classée. Ensuite je soulève l'étagère par le seul rayonnage inamovible et l'emène dans la chambre, heurtant à peu près tous les murs et chambranles de portes au passage. Maintenant, transporter les livres dans la chambre, et les ranger. Trente-cinq minutes, je suis la meilleure. Plus que dix.

Allez, ça va finir par lui paraître suspect. Je rebranche le téléphone. Le regarde fixement jusqu'à superposer à ses touches leurs propres spectres fluorescents. Alors je compose le 31 31.

*Le 26 février à 10 h 47, vous  
avez reçu un appel du numéro 06 09 12*

Le 26 février ? Mais on est le 3 mars. Ce service merdoie une fois sur deux.

Ce déodorant ne vaut rien, finis les Premier Prix. Je peux reprendre une douche. Finir par choper une maladie de peau. Ce jour-là, Simon a intérêt à se trouver un bon avocat.

Je vais m'acheter une charlotte, attacher mes cheveux ne sert à rien, le jet de la douche est trop puissant, et si je baisse le mitigeur d'un millimètre, le robinet prend le relais ; installation ukrainienne.

31 31.

*Le 26 février à 10 h 47, vous  
avez reçu un appel du numéro 06 09 12*

Je raccroche. Décroche. Raccroche.

Bon, je vais faire un tour. Il me joindra quand je serai disponible. Je ne passe pas mes journées à l'attendre : j'ai autre chose à faire.

Je lis le dernier Tomine assise sur la moquette de la Fnac. Comme il me plaît beaucoup, je vais l'acheter dans une librairie spécialisée. Puis j'entre dans le premier cinéma, la prochaine séance c'est *Retour à Cold Mountain*, chouette un ersatz d'*Autant en emporte le vent*, allons larmoyer un peu sur le sort des autres pour changer. Au moins ça dure perpète. Je ne

vais pas passer mes vacances un téléphone sur les genoux. *Dévotion et dévouement*, tu rêves.

Quand Jude Law meurt abandonnant cette pauvre Nicole Kidman qui en a pourtant assez vu comme ça, je pourrais me gifler de pleurnicher ainsi comme une cruche mais je me contente de me moucher aussi discrètement que possible, les autres spectatrices ont 15 ans de moins que moi et elles se tiennent bien, elles. La mort de Jude Law ne les empêche pas de mâcher des M&Ms la bouche ouverte.

En sortant du cinéma, je décide d'aller prendre un chocolat chaud et un croissant quelque part. Sans doute pas recommandé par les livres de maman et ses sœurs mais 1. je ne les ai pas lus et 2. j'ai sauté le repas du midi, je peux bien prendre un goûter. Même que je trempe le croissant dans le chocolat pour ne pas penser qu'ils ne font pas de vrais croissants au beurre, ça m'apprendra à pointer comme tout le monde dans des salons de thé franchisés.

Elle n'a quasiment rien vécu avec Jude Law mais elle l'attend pendant toute la guerre, elle pleure en lui écrivant des lettres enflammées le soir après avoir passé la journée à s'esclaffer avec Renée Zellweger en apprenant à entretenir une ferme. Pourtant la fin est lacrymale. On peut donc s'attacher à une histoire d'amour construite sur du vent. Si j'étais plus triviale j'irais jusqu'à expliquer sa fixation par le fait que Jude Law est le seul gars du bled qui n'ait pas l'air de vivre dans une caverne. Nicole Kidman,

ça tombe pas éperdument amoureuse d'un thon, jusqu'à preuve du contraire.

Maman dit que Simon ressemble à son boucher. Elle s'en permet des choses quand mon couple est claudiquant. Finalement, je me comprends encore moins que Nicole Kidman. Et je n'écouterai plus jamais *My Funny Valentine* en reniflant.

Ça fait 5 heures 18 minutes, je rentre.

31 31

Le 26 février à 10 h 47, vous  
avez reçu un appel du numéro 06 09 12

- Ouais ?

- Simon, c'est moi. Il faut que je te parle.

- Je t'écoute, princesse.

J'adore quand il m'appelle *princesse*, ça me fait fondre.

- Tu ne devais pas me rappeler ?

J'ai feuilleté un peu *J'aime mon couple et je le soigne*, l'auteur dit bien que parfois s'asseoir sur son ego pour parler franchement peut s'avérer salvateur.

- Je sais, Marion, j'ai eu une journée éprouvante, je devrais prendre des vacances moi aussi. On pourrait passer quelques jours dans la maison de mes parents, je sais qu'il ne fait pas très beau mais au moins ça nous changerait d'air.

- Ah, euh, oui, bien sûr. Voir un peu autre chose, c'est toujours bénéfique, je glousse.



*- Je vais parler à mon boss. Avec le travail que j'ai abattu cette semaine, il pourra pas me refuser ça. Je te rappelle dans cinq minutes, on fait comme ça ?*

*- D'accord, je. J'attends ton coup de fil.*

*- À tout de suite.*

## **les escarres moi je me les fais sur *ma* chaise**

Je savais que le jour viendrait où elle me proposerait de partir une semaine dans la maison de ses parents à Biarritz. J'ai d'abord grimacé, Biarritz, pfff. Alors elle a précisé qu'il s'agissait d'un petit village *du côté de* Biarritz – le nom ne me dirait rien, à peine 500 habitants, un village épargné par la mondialisation et les promoteurs, avec sa petite place ombragée où se côtoient pistes de pelote basque et une fontaine dont on peut entendre le chuintement mignon mêlé au bruissement du vent dans les arbres fluos en sirotant un apéritif à la terrasse de l'unique troquet, sous un parasol des années 50.

Ce que j'en pensais ? Jamais je n'aurais dû répéter cinquante fois, en sortant de la projection de *Swimming Pool*, qu'un écrivain ne saurait rêver mieux que ces villages du sud. J'ai parfois ce genre d'attirances mais ça reste toujours très théorique, comme tout ce qui risquerait de m'arracher à mon appartement, vacances, vie sociale, shopping, escapades dans la nature ou clubs – dessin, danse, photo, je me contente de pratiquer chez moi, me condamnant à un dilettantisme que par ailleurs je trouve charmant chez les autres alors pourquoi je m'en priverais, moi ?

Mais je me suis contentée de demander

- On irait en train ?

- En voiture ! Attends, ça nous reviendrait à trois fois rien, on ne paye pas l'hébergement, on partage les frais d'essence : les vacances économiques.

Soit plus de 1000 km, 10 h de voiture. Rien que d'y penser, je sentais les escarres pousser sur mes fesses. Heureusement, à ce moment précis le chat a renversé le vase des bambous sur la TV, qui a imploré. On n'a jamais reparlé de Biarritz depuis ce jour-là.